

Victor Hugo et les premiers chemins de fer

Autor(en): **Hugo, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 29

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Explosions sur bateaux à vapeur.

L'épouvantable catastrophe causée par l'explosion du *Mont-Blanc*, qui est venue subitement jeter la consternation sur les bords du Léman et plonger dans le deuil de si nombreuses familles, comptera au nombre des plus terribles accidents qui se soient produits dans notre navigation à vapeur depuis son origine.

Jamais, en effet, notre beau lac n'avait été le théâtre d'une scène aussi déchirante. Nous ne reviendrons pas sur tant de navrants détails déjà donnés dans tous nos journaux, et reproduits, dès le lendemain, par la presse étrangère ; tout ce que nous voulons faire ici, ce sont des rapprochements.

Nos lecteurs ont pu entendre répéter de tous côtés, ces jours-ci, à l'occasion de ce grand malheur, que jamais fait pareil ne s'était vu en Suisse, c'est-à-dire qu'on n'avait pas d'exemple jusqu'ici que la chaudière d'un des vapeurs de nos lacs ait sauté. C'est une erreur, car nous pouvons en citer deux exemples, quoique beaucoup moins graves. Ils datent, l'un de vingt-deux et l'autre de trente ans, à peu près. C'est dire que ce genre d'accident est, fort heureusement, excessivement rare chez nous.

Voici, textuellement, ce que nous lisons dans divers journaux de l'époque :

1863. — « Le mardi, 1^{er} décembre, un accident, sans suites fâcheuses, est arrivé au bateau à vapeur le *Guillaume-Tell*, partant d'Ouchy, pour Genève, à 2 h. 20 m. Ce bateau était arrêté pour le débarquement et l'embarquement devant Nyon, lorsque, tout à coup, on entendit une détonation. Un nuage de fumée (ou de vapeur) sortit de la machine, et le bâtiment subit une violente secousse.

« Nous ne savons pas d'une manière précise en quoi consiste la rupture qui s'est produite ; on parle d'une clavette cassée. Quoiqu'il en soit, le bateau a été mis dans l'impossibilité de continuer sa course. Les passagers en ont été quittes pour un moment de frayeur, et ceux qui allaient plus loin prirent le train passant à Nyon à 5 h. 3 m »

Un avis inséré dans les journaux annonçait, dès le lendemain, que « le bateau à vapeur le *Guillaume-Tell*, par suite

d'un accident arrivé à sa machine, avait cessé son service entre Genève et Vevey. »

1869. — *Thurgovie.* — « Un événement déplorable vient de jeter la consternation dans les contrées riveraines du lac inférieur de Constance. Lundi soir, 20 décembre, le bateau à vapeur le *Rheinfall* allait aborder à Berlingen (Thurgovie), lorsqu'une explosion terrible se fit entendre, et le bateau, fortement endommagé, coula à fond. Le nombre des victimes de cette catastrophe, causée par l'explosion de la chaudière, serait, d'après une dépêche publiée par le *Bund*, de quatre personnes ; d'après une autre version donnée par la *Tagespost*, de vingt. »

Thurgovie. — « D'après des renseignements positifs, toutes les personnes à bord du vapeur le *Rheinfall*, à l'exception de quatre, ont été sauvées. C'est quelques instants après avoir quitté la station de Berlingen que l'explosion a eu lieu, circonstance qui a heureusement permis d'apporter de prompts secours aux naufragés. Le bateau était assuré pour 80,000 francs. »

Saint-Gall. — « Le corps d'une des victimes de l'explosion du *Rheinfall*, M^{lle} Seeger, a été retrouvé affreusement mutilé. Il y a une cinquième victime, M^{me} Stoll, de Stein, dont le cadavre est encore à trouver. — Quant au bateau lui-même, il est à 55 pieds de profondeur, et dans un état de délabrement tel, qu'à supposer qu'il puisse être remis au jour, on doute qu'il soit jamais capable de reprendre son service. Il était assuré non pour 80,000 francs, mais pour 30,000 seulement, et les marchandises pour 8000 francs. »

« Le bateau appelé le *Rheinfall* (chute du Rhin) venait de faire escale à Berlingen pour y décharger quelques colis. Les passagers étaient nombreux à bord. Quelques instants après que le bâtiment eut repris sa route, on entendit une affreuse détonation, suivie d'un grondement prolongé semblable à celui du tonnerre. Les voyageurs furent instantanément plongés dans un tourbillon de fumée au milieu duquel s'élevaient les

cris de terreur des femmes et les gémissements des blessés.

» Les gens qui se trouvaient dans l'entre-pont et les cabines se heurtaient, s'écrasaient pour gagner plus promptement l'escalier conduisant sur le pont.

» A la suite de l'explosion, l'arrière du bateau avait été plongé dans le lac ; la foule des voyageurs parvint, non sans peine, à se réfugier à l'avant. Du rivage, des bateaux de sauvetage se détachaient en toute hâte pour recueillir les passagers en détresse. Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'avant du bâtiment commençait également à s'enfoncer. Des gens affolés de terreur se précipitaient à l'eau sans savoir s'ils pourraient être rejoints par une embarcation. La population de Berlingen accourait sur la rive pour assister à ce lamentable spectacle.

» Cinq personnes ont trouvé la mort dans cette catastrophe. Beaucoup d'autres ont reçu des blessures plus ou moins graves, notamment le chauffeur, dont les deux bras ont été affreusement brûlés. Les blessés ont été transportés à l'hôtel de Berlingen, et ont reçu les soins les plus empressés. Jusqu'à présent, il n'a pas été possible de connaître la cause à laquelle il faut attribuer l'explosion de la chaudière du *Rheinfall*. C'était l'un des meilleurs, des plus solides bateaux à vapeur qui sillonnent le lac de Constance.

» Le bâtiment et les marchandises étaient assurés. »

Victor Hugo et les premiers chemins de fer.

La maison Hetzel vient de publier les œuvres inédites de V. Hugo, dans lesquelles on remarque une série de lettres adressées par le poète à l'un de ses meilleurs amis, le peintre L. Boulanger. Ces lettres sont écrites au cours de diverses excursions en Normandie, en Bretagne, en Provence et en Belgique.

C'est en parcourant la Belgique que Victor Hugo vit pour la première fois un train parcourir une voie ferrée. Voici le curieux récit qu'il fait de son voyage d'Anvers à Bruxelles.

« Je suis réconcilié, dit-il, avec les chemins de fer ; c'est décidément très beau.

Le premier que j'avais vu n'était qu'un ignoble chemin de fabrique. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour.

« Je partais à 4 heures 10 et j'étais revenu à 8 heures 15, ayant dans l'intervalle passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France.

« C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ! plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon ; de temps en temps, une ombre, une forme, un spectre, debout, paraît et disparaît comme l'éclair, à côté de la portière : c'est un garde du chemin, qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture : — C'est à trois lieues ; nous y serons dans dix minutes.

« Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre ; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au Nord, les autres au Midi, comme par l'ouragan.

« Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il hennit, il se ralentit, il s'emporte, il jette tout le long de sa route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras, et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

« On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure. »

LA PASTOURE

PAR JEAN BARANCY

II

Il faisait un temps superbe, mais très chaud, et dans le grand pré des Arpins qui bordait la grand-route et où passait le troupeau de maître Lasseur, le soleil jetait comme une grande nappe d'or éblouissante.

Laïde venait de s'asseoir contre la haie de sureaux coupant le pré à l'ombre légère des branches et, si bien enfouie sous le dôme de verdure qu'on ne la voyait plus, se trouvant bien ainsi, les yeux fixés sur le ciel irradié, la fillette restait immobile, gardant au fond de ses prunelles claires, la sérénité de ce beau ciel où ne flottait pas un nuage.

Tout à l'heure elle tricotait en gardant ses moutons, mais une sorte de langueur l'envahissait maintenant et le bas commencé reposait sur ses genoux entre ses doigts inactifs.

Elle ne pensait à rien. Il lui semblait qu'elle faisait partie de ce grand pré comme la haie de sureaux, comme les cigales qui bruisaient dans l'herbe, comme le ruisseau qui chantait par là, et que demain, après-demain, toujours elle se retrouverait là, à cette même place, avec ce même ciel bleu au-dessus de la tête.

Puis cette dernière sensation disparut. Laïde venait de s'endormir.

De l'autre côté de la route, en face du pré des Arpins et sur la lisière du petit bois de chênes, des paysannes lavaient inclinées sur l'eau d'un bassin. Tout en frappant du battoir sur le linge, elles parlaient entre elles de choses et d'autres, lorsque, tout à coup, l'une d'elles se retourna du côté de la route, en entendant marcher non loin de là.

— Tiens, fit-elle, c'est Charlot Lasseur. En voilà un qui n'est pas souvent au travail ! On est bien sûr de toujours le rencontrer par-ci ou par-là, flânant les mains dans les poches. Où donc qu'il va de ces côtés ?

— Eh ! qu'est-ce que ça peut bien te faire, ourieuse ? répondit sa voisine. J'imagine que ce garçon ne t'intéresse guère ; un si méchant garnement !

— Ça, c'est bien vrai, répliqua-t-elle, et ce que j'en dis c'est pour parler, car, de vrai, je me moque pas mal de lui.

Et, de nouveau elle se pencha sur l'eau sans plus se soucier de lui qu'elle n'aurait pu, d'ailleurs, suivre plus longtemps des yeux à travers les branches basses des jeunes arbres qui bordaient la route.

Charlot marchait en sifflant, le nez en l'air, mais il n'était pas aussi insouciant qu'il le voulait paraître, et, la preuve, c'est qu'arrivé devant le pré des Arpins, il s'arrêta, regarda à droite et à gauche, fronça les sourcils et, enfin, se dirigea vers la haie des sureaux.

Il venait d'apercevoir celle qu'il cherchait, la petite Laïde enfoncée sous les branches, et il éprouva une grande joie de la trouver ainsi en faute, dormant au lieu de surveiller ses moutons.

Il se baissa, ramassa un gros caillou et le lui lança.

L'enfant, brusquement réveillée, poussa un cri, porta la main à son front et se leva toute droite comme mue par un ressort.

Charlot n'avait pas eu le temps de fuir. Il devait payer d'audace.

— Fallait peut-être te laisser dormir jusqu'au soir, fit-il d'un air goguenard en s'approchant d'elle. Si tu crois que mon père te

paie pour ce beau travail-là ! Tu n'as pas honte, grande fainéante ?

— Je... je vous demande pardon, m'sieur Charlot, balbutia-t-elle, j'avais si chaud... si chaud.

Elle lui demandait pardon !

— Et puis, reprit-elle, il y a le chien qui gar... qui gardait et il ne s'endort pas, lui, et...

Mais elle ne continua pas ; Charlot, le pré, la route, les moutons, tout semblait tourner autour d'elle ; elle s'appuya contre la haie et tomba en arrachant la branche de sureaux à laquelle elle se retenait.

Alors, le garçon eut peur. Il fallait qu'il lui eût fait bien mal pour qu'elle s'évanouît. Il se pencha vers elle, chercha à la relever et l'appela, mais avec plus de colère que de pitié.

Elle ne bougea pas.

Elle était pâle comme une morte ; un filet de sang glissait de son front sur sa joue, Charlot fut terrifié. Une des lavandières, dont il entendait le battoir frappant le linge, pouvait retourner au village d'un moment à l'autre et, si ce n'était elle, quelqu'un pouvait passer sur la route, les voir, s'approcher et raconter sa mauvaise action.

Affolé, ne voulant pas qu'on pût les surprendre, il s'accroupit à terre, passa ses bras sous le corps inerte de la pastoure, et, comme il était fort pour ses dix-sept ans, l'emporta en courant jusqu'au ruisseau qui traversait le pacage, de l'autre côté de la haie.

Cinq minutes après, Laïde, dont il avait baigné d'eau fraîche le visage et les mains, revenait à elle, étonnée de se trouver si loin de son troupeau, plus étonnée encore de voir près d'elle Charlot qu'elle n'osait pas questionner, elle resta un instant absorbée, cherchant à se souvenir, tandis qu'il la regardait avec une indicible expression de crainte, ne sachant maintenant quelle contenance prendre devant elle.

Laïde comprit vite ce qui se passait en lui. Il ne se repentait point de sa méchanceté, mais il en redoutait les suites et elle chercha à le rassurer.

— Je... je vous remercie... m'sieur Charlot, lui dit-elle doucement ; sans vous je ne serais point encore revenue à moi. Vous m'avez guérie en m'apportant ici et en mouillant mon front et mes mains ; vous... vous êtes bien bon, m'sieur Charlot !

Que racontait-elle là ? Est-ce qu'elle rêvait ? Le remercier, et lui dire qu'il était bon ? Bon ! Lui ?

— Tu es folle ! répliqua-t-il en haussant les épaules ; pourquoi que tu me remercies, je te demande un peu ? Est-ce parce que...

— Chut ! Taisez-vous, m'sieur Charlot, interrompit-elle en posant sa main hâlée mais fluette sur le bras du jeune paysan. Je suis tombée en courant, vous passiez, vous m'avez relevée, et...

— Mais, balbutia-t-il, tu as donc oublié déjà que...

— J'ai tout oublié, répliqua-t-elle fermement en fixant sur les yeux noirs de l'adolescent ses doux yeux limpides, au fond desquels sa bonne âme se voyait si bien ; j'ai tout oublié, m'sieur Charlot, sinon que vous m'avez soignée tout à l'heure !

Il la regarda, quasi avec admiration, mais il ne répondit rien, car il n'aurait su dire les sentiments qui s'agitaient en lui.

A partir de ce jour, le bonhomme Lasseur et les gens du village remarquèrent un chan-